

# La compagnie de gendarmerie de l' **Aisne** au début de la **guerre**

## -août-septembre 1914-

**Hervé Savary**

*Chef d'escadron  
Commandant l'escadron de GM 31/7 à Reims*



**P**icard de naissance et gendarme depuis plus de trente-cinq années, il m'a paru normal de profiter du centenaire de la Grande Guerre pour rendre hommage aux hommes des brigades du département de l'Aisne entraînés dans le premier conflit mondial.

Le modeste récit qui suit a été construit à l'aide de documents officiels, de récits de combattants et des articles que j'ai pu collecter depuis plusieurs années. Cette importante base documentaire m'a permis d'établir une synthèse chronologique des événements de l'été 1914.

### L'organisation de la compagnie de gendarmerie de l'Aisne en 1914

La compagnie de l'Aisne fait partie depuis 1879 de la 2<sup>e</sup> légion de gendarmerie implantée à Amiens. Ce découpage qui comprend les départements de l'Aisne (amputé de deux arrondissements), de l'Oise, de la Somme et de la Seine et Oise (actuel Val-d'Oise) et certains cantons de la Seine-Saint-Denis et de Paris correspond en tout point à celui du 2<sup>e</sup> corps d'armée. À ce titre, les sections de Soissons et de Château-Thierry sont rattachées, pour les mêmes raisons à la 6<sup>e</sup> légion de gendarmerie implantée à Châlons-Marne.

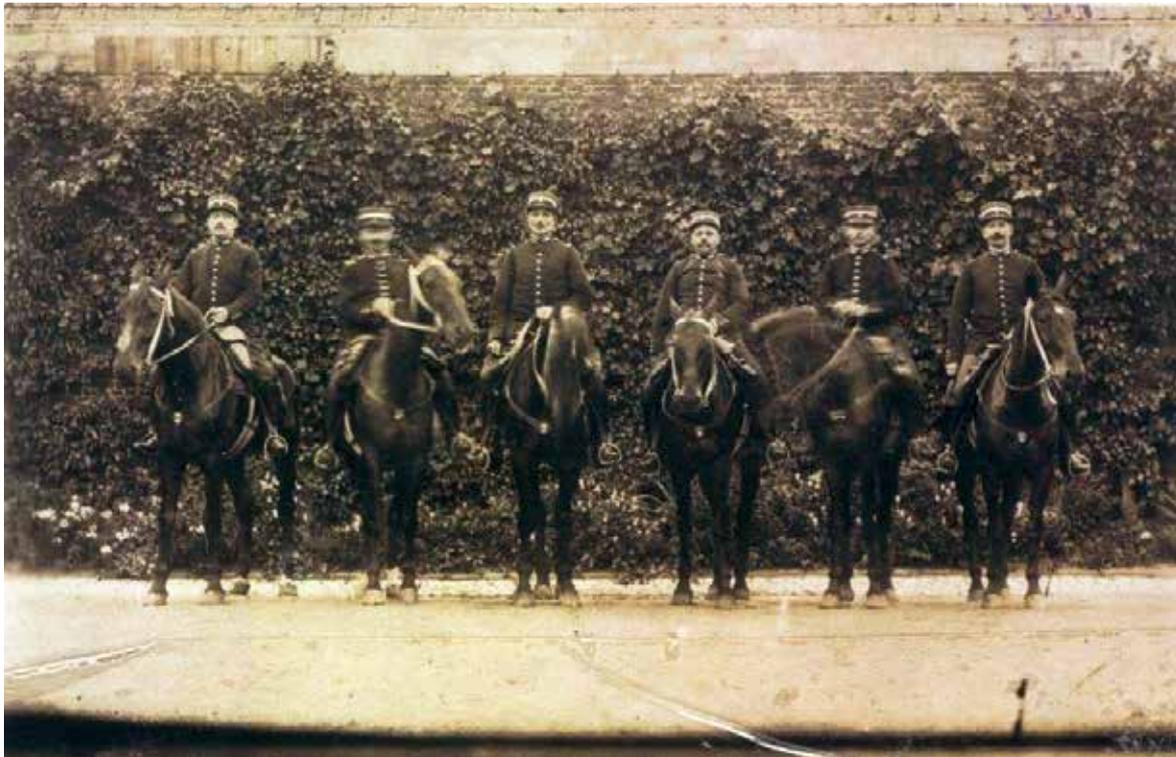
En 1914, la compagnie de l'Aisne, qui est commandée à Laon par le chef d'escadron Duffour, compte 43 implantations de brigades de gendarmerie à cheval ou à pied réparties en 6 sections correspondantes aux arrondissements, à l'exception de l'arrondissement de Laon, dédoublé avec l'implantation d'une section à Chauny. Ces sections sont commandées par des officiers du rang de capitaine ou de lieutenant. La Gendarmerie est répartie par brigades présentes dans chaque chef-lieu de canton. Ces brigades sont à pied ou à cheval dont l'effectif est de cinq ou six hommes placés sous le commandement d'un brigadier, maréchal des logis ou maréchal des logis-chef.

L'effectif des brigades implantées dans des chefs-lieux de section est multiplié, c'est ainsi que nous relevons dans l'annuaire de l'Aisne la présence de deux brigades à Chauny, Vervins, Soissons et Château-Thierry, trois à Laon et quatre à Saint-Quentin.

### La marche vers la guerre

L'assassinat à Sarajevo du prince héritier d'Autriche, François Ferdinand, le 28 juin 1914 enclenche, du fait des alliances entre les principaux États européens, un implacable processus qui conduit ces pays à la guerre. Au cours de la période de tension politique qui précède la déclaration de guerre de l'Allemagne, les gendarmes de la frontière nord-est, véritables sentinelles avancées, renseignent heure par heure, les autorités sur les préparatifs de l'ennemi. De plus, ils sont chargés de la surveillance des voies ferrées et des ouvrages d'art. Cette mission se révèle vitale au regard de l'organisation efficace du service d'espionnage allemand. Les puissances centrales déclarèrent la guerre à la Serbie, le 28 juillet 1914, à la Russie, le 1<sup>er</sup> août, à la France, le 3 août, à la Belgique, le 4 et à la Grande-Bretagne le 23 du même mois. La France la déclara à son tour le 3 août et la Grande-Bretagne le 4.

L'historique officiel de la gendarmerie indique que c'est le samedi 1<sup>er</sup> août 1914, vers 16 heures,



*La brigade à cheval de Chauny.*

que les brigades de gendarmerie reçoivent le télégramme de mobilisation générale. Le chef d'escadron Duffour fait appliquer pour sa compagnie les mesures prévues de longue date.

Ce document fixe au dimanche 2 août le premier jour de la mobilisation générale des armées de terre et de mer. Il est ajouté dans l'historique officiel que les brigades se sont acquittées admirablement de cet important et délicat devoir, à savoir proclamer partout l'appel aux armes pour la défense de la patrie. Le même jour, les officiers, gradés et gendarmes de la compagnie de l'Aisne prévus par les tableaux de mobilisation rejoignent leurs prévôtés respectives.

Les prévôtés divisionnaires sont les plus nombreuses et celles qui participaient le plus directement aux opérations de guerre. Leurs missions sont nombreuses en ce début de guerre. La compagnie de gendarmerie de l'Aisne fournit principalement les prévôtés de la 2<sup>e</sup> légion de gendarmerie prévues par les tableaux de mobilisation, à savoir 16 officiers, 24 sous-officiers, 26 brigadiers et 206 gendarmes prélevés sur les brigades.

### Veillée d'armes

Dès les premiers jours d'août, la couverture de la frontière est établie à 10 kilomètres en arrière, le

gouvernement français voulant affirmer son désir de paix. Les gendarmes des brigades d'Hirson et de Saint-Michel restent à leur poste, en sentinelles avancées, redoublant de zèle nuit et jour, couchant dans les champs.

Le 3 août 1914. Le brigadier Cagniard, commandant la brigade de Vic-sur-Aisne passe à 15 heures en auto à Coevres, commune située au sud-ouest de Soissons, pour annoncer que la guerre est déclarée... Monsieur Albert de Bertier de Sauvigny précise dans ses notes journalières avoir été prévenu à 17 heures 45 exactement, mais la gendarmerie, dès 14 heures, avait eu l'ordre d'ouvrir les plis de guerre qu'elle avait entre les mains.

Dans la nuit du jeudi 6 au vendredi 7 août à une heure du matin, les gendarmes de Vic-sur-Aisne viennent prévenir que les propriétaires de Coevres, doivent se tenir prêts à conduire leurs chevaux et leurs voitures au centre de réquisition dès que l'ordre leur en parviendrait. Dans la nuit suivante, un télégramme confirmait cet avis.

Les troupes françaises et le corps expéditionnaire britannique débarqué depuis peu, se dirigent vers les frontières du Nord et de l'Est du pays. Débute alors une période trouble de suspicion et

Carte postale allemande montrant des dragons en progression.



de chasse aux espions que Jean Pierrot, âgé de 13 ans à l'époque et qui habitait Ognès, décrit dans ainsi : « On voyait des espions partout ! Les cartes d'identité n'existaient pas !... et les gens qui se déplaçaient craignaient les ennuis avec les gendarmes qui patrouillaient et surtout... avec les vieux territoriaux, forts excités et tatillons à l'extrême ! »<sup>(1)</sup>

Reprenant les plans de son prédécesseur le général von Schlieffen, le général von Moltke décide d'asséner un coup décisif à la France par l'aile droite de l'armée impériale, l'aile gauche maintenant le front en Alsace-Lorraine, tandis que le centre de l'Armée pénétrerait en France par le Luxembourg et les Ardennes. Dans ces mêmes plans, La frontière française devait être atteinte le 19<sup>e</sup> jour, Saint-Quentin le 31<sup>e</sup> jour et Paris conquise le 39<sup>e</sup> jour... L'invasion de la Belgique débute le 4 août 1914. Le flot allemand est irrésistible.

Les cavaliers allemands, avant-garde de l'empereur Guillaume, vont bientôt faire face aux gendarmes. Dans l'imagination populaire de l'époque, la cavalerie allemande se résume à ses régiments de uhlans honnis de la guerre de 1870, « Chés Uhlans ! » avec l'accent picard, ou encore aux hussards de la mort porteurs du sinistre insigne.

Dans le secteur qui nous intéresse, deux divisions de cavalerie appartenant au 1<sup>er</sup> corps de cavalerie von Richtoffen doivent éclairer la progression de l'armée allemande : la division de cavalerie de la Garde et la 5<sup>e</sup> division de cavalerie. Ces deux grandes unités d'avant-garde sont immédiatement suivies par les régiments de cavalerie affectés aux divisions d'infanterie. Parmi ces régiments, l'un d'entre eux : le 16<sup>e</sup> régiment de dragons en garnison à Lüneburg, élément de cavalerie des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> divisions d'infanterie, sera opposé à plusieurs reprises aux gendarmes axonais.

Mais avant d'arriver en terre picarde, les armées allemandes doivent livrer plusieurs combats :

Malgré une défense héroïque dirigée par le roi Albert 1<sup>er</sup>, la petite armée belge est contrainte de se replier vers la côte. De leur côté, l'armée française engage le combat à Charleroi le 22 août tandis que les Britanniques entrent dans la bataille à

(1) Jean Pierrot, *C'était pendant la Grande Guerre*, Chauny, Éditions de Trevoix, 1971, 200 p.

Mons le 23 août et au Cateau les 25 et 26. Mais face à l'implacable rouleau compresseur allemand, les alliés sont contraints à effectuer leur repliement. Les gendarmes axonais restés à leur poste ou appartenant aux prévôtés engagées sont entraînés dans la tourmente...

Les populations axonaises vont bientôt assister, toujours dans l'ignorance, à la poursuite des armées. L'afflux de réfugiés belges et des populations du nord du pays ne cessent d'augmenter. Mais d'autres signes précurseurs et inquiétants



apparaissent : les sous-préfectures de Vervins et de Saint-Quentin ne communiquent plus. Les vieux du pays murmurent tristement : c'est comme en 1870.

*Une famille de réfugiés belges en 1914.*

Dans la soirée du mardi 25 août, les gendarmes du Catelet ramènent « un hussard de la mort » prisonnier, qui leur a été remis en garde par la brigade de Clary (Nord). Puis, par une pluie battante, surviennent les gendarmes du Quesnoy, ayant couvert 40 kilomètres en une seule traite. À peine ont-ils commencé à dire comment les obus tombent sur Le Quesnoy qu'ils se taisent devant la surprise et l'émotion de leurs auditeurs. La consigne est de cacher la vérité.

### Mercredi 26 août 1914

À deux heures du matin, le 39<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Rouen reprend la marche depuis La Capelle en direction du sud en direction de Vervins. Quelques heures plus tard, à l'aube, aux

environs d'Etréaupont, le capitaine La Chaussée, commandant une compagnie, de ce régiment décrit la scène : « Devant nous, des évacués sortaient de toutes les maisons, et il vint un moment où toute la route fut encombrée de voitures, de bestiaux, et de malheureux civils qui fuyaient l'invasion. Comme cet encombrement menaçait de devenir dangereux pour la marche de notre colonne, la gendarmerie prit des mesures énergiques. Pour dégager la route, toutes les voitures de civils furent dirigées dans les herbages situés aux abords. Devant ma compagnie qui avait été obligée de stopper, deux gendarmes faisaient entrer des voitures dans un enclos. À un moment, un cheval attelé à une voiture s'arrêta et refuse d'avancer. Cris du conducteur, coups, rien n'y fit. Alors, l'un des gendarmes tira son revolver de son étui, et, d'une balle dans la tête, tua le cheval. En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, le cheval fut dételé et culbuté dans un fossé, la voiture emmenée avec les autres à l'aide de nos hommes. Je vois encore le pauvre homme regarder son cheval, et s'essuyer une larme avec un gros mouchoir de couleur ».

Dans la matinée du 26, la poussée d'invasion est de plus en plus sensible. Les gendarmes du

Quesnoy quittent Le Catelet en emmenant dans leur repliement les familles des gendarmes locaux. Le même jour, alors que des fuyards civils du nord continuent d'affluer dans la commune du Catelet, le brigadier Piette, commandant la brigade locale, menace l'un d'entre eux, originaire de Walincourt (9 km au nord) de l'enfermer en raison de la tenue, par cet homme, de propos défaitistes (en l'occurrence affirmer que le village de Walincourt est pris par les Allemands... [ce qui devait s'avérer juste]). Le gradé fait savoir que tous les colporteurs de mauvaises nouvelles seront poursuivis.

Le même jour, un soldat du 10<sup>e</sup> RIT de Saint-Quentin indique dans l'historique du régiment, qu'alors que des soldats de ce régiment vont occuper leur poste à Omissy, (commune située à quelques kilomètres au nord de Saint-Quentin) ils remarquent en passant devant l'église, « un peloton d'une dizaine de gendarmes à cheval qui ont mis pied à terre et que ces braves soldats paraissent consternés. Il ajoute qu'un des territoriaux leur demande des nouvelles, mais que les gendarmes ne répondent pas. Ce militaire en conclut que les gendarmes ont fui devant l'invasion.



*Gendarme ramenant à l'ancienne un prisonnier allemand.*

Ce sentiment semble se confirmer puisqu'au même moment, à Montcornet, on dit que tout un corps d'armée a reculé pour se reformer à Sissonne. Des soldats belges traversent la ville vers le sud, Puis des canonniers et des lanciers. Beaucoup meurent de faim et sont épuisés.

### Jeudi 27 août 1914

Au matin, la brigade de gendarmerie du Catelet est rappelée à Saint-Quentin par un coup de téléphone. Le brigadier Pierre réquisitionne aussitôt une automobile pour transporter entre deux gendarmes le « hussard de la mort » prisonnier amené de Clary le 25. Vers 9 heures, le maréchal French, commandant le corps expéditionnaire britannique, accompagné de son état-major fait une halte dans un château à Nauroy, au nord de Saint-Quentin. La V<sup>e</sup> armée du général Lanrezac a atteint dans son repli la rivière Oise dans la région de Guise.

### Vendredi 28 août 1914

En cette journée du vendredi 28 août, c'est un gendarme d'une brigade frontalière du département qui a le triste privilège d'inaugurer la liste des militaires de la compagnie de gendarmerie de l'Aisne tués lors de la guerre 1914-1918. Il s'agit du gendarme à cheval Adrien Roudy de la brigade d'Aubenton, âgé de vingt-neuf ans, tué à l'ennemi par éclat d'obus le 28 août 1914 à Mainbressy, commune du département des Ardennes, limitrophe de Rozoy-sur-Serre.

Élie Fleury, directeur du *Journal de Saint-Quentin*, a écrit dans son livre consacré à l'occupation de la ville de Saint-Quentin que deux militaires suspects, dont l'un revêtu d'un curieux uniforme d'officier de marine et l'autre de celui d'un sergent-major de la ligne, sont arrêtés par les gendarmes de Saint-Quentin. Ces deux individus se mêlaient aux groupes d'officiers et parcouraient les rues de la ville avec une certaine frénésie. Ils seront relâchés par le gardien-chef de la prison quelques heures après<sup>(2)</sup>. Il s'avéra après la prise de la ville par les Allemands, que ces deux hommes étaient bien des espions allemands.

Dans cette même ville, la gendarmerie est évacuée. Un civil s'y rend dans la matinée et constate qu'il ne reste à la brigade qu'un seul gendarme habillé en civil. Ce militaire ne sait pas comment

s'en aller et cherche à se procurer une bicyclette. L'arrondissement de Saint-Quentin est regroupé sous les ordres du capitaine Aubry.

Le même jour, sur le marché de Chauny, des cultivateurs des environs de Flavay-le-Martel affirment que l'armée allemande se trouve à proximité de leur village. Malgré toutes ces nouvelles inquiétantes, Monsieur Marlin, brasseur rue de la chaussée à Chauny, décide de se rendre à Saint-Quentin pour y aller chercher du malt, matière première indispensable au fonctionnement son entreprise. Il part en début d'après-midi en compagnie de Monsieur Dumas. À hauteur de Quessy, les deux hommes croisent une file ininterrompue de carrioles, charrettes, chariots de culture, brouettes, bicyclettes complètement bourrés de femmes, enfants, vieillards accompagnés par des hommes à pied : en deux mots, l'exode, la fuite devant l'ennemi. Monsieur Marlin en pleure de rage et d'émotion...

Les deux hommes continuent. À hauteur de Liez, ils rencontrent un homme du 10<sup>e</sup> RIT de Saint-Quentin qui traîne la jambe. Ce militaire leur apprend qu'un bataillon presque complet de ce régiment a été détruit par surprise (au combat de Bellenglise).

Arrivés à environ 500 mètres du monument aux Espagnols, toujours visible sur la route Chauny/Saint-Quentin, Marlin et Dumas rencontrent ceux qu'ils nomment la gendarmerie d'armée et la brigade à pied. Ils arrêtent un gendarme isolé pour avoir des renseignements. Il s'agit justement d'un gendarme de Chauny. Le « pandore » leur dit de ne pas aller plus loin car les obus pleuvent sur Essigny. Le militaire leur raconte ensuite comment le 10<sup>e</sup> RIT a été surpris et en partie décimé par les mitrailleuses allemandes au combat de Bellenglise.

Le soir même, plus à l'est, le parc du 17<sup>e</sup> régiment d'artillerie de La Fère cantonne à Pierrepont. Deux sous-officiers de ce régiment du nom de Sabry et Breton s'attablent dans le débit de boissons de Monsieur Mertz, un commerçant d'origine luxembourgeoise. Au moment de leur départ, les militaires remettent deux cartouches de mousqueton en guise de cadeau au débitant. Les trois hommes ignorent que ce cadeau, au demeurant anodin, entraînera des conséquences dramatiques rapportées par Monsieur Claude Carème dans le tome L de la fédération des

(2) Élie Fleury, *Sous la botte, histoire de la ville de Saint-Quentin pendant l'occupation allemande, août 1914-février 1917*, Saint-Quentin, Imprimerie Lambert, Dupont et Cie, 1925, 296 p.



1914... Soldats Anglais offrant des cigarettes  
à des Cavaliers Français  
17<sup>me</sup> Série

1914... British soldiers offering cigarettes  
to French horse-men



*Carte postale montrant des gendarmes à cheval en compagnie de soldats alliés anglais.*

sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne paru en 2005.

Au même moment à Chauny, Monsieur Marlin entend le bruit de 3 000 cavaliers en retraite qui prennent la direction de Soissons au niveau du passage à niveau de Chauny<sup>(3)</sup>.

### **Samedi 29 août 1914**

À quatre heures du matin à Chauny, Monsieur Marlin indique que le pont Y de la ligne de voie ferrée de Laon vient de sauter. Il ajoute que cette violente explosion est le prélude à une débâcle effrénée de la population chaunoise, affolée par les gens des pays voisins qui racontent que les Allemands ont brûlé tel ou tel village et qu'ils approchent à grands pas.

À la même heure à Pierrepont, Monsieur Carème relate que les deux sous-officiers Sabry et Breton sont réveillés par le chef d'escadron Matters, commandant du parc du 17<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Cet officier supérieur, qui est accompagné par trois gendarmes de la brigade de Liesse, ordonne l'arrestation de ces deux hommes au motif d'avoir donné à un civil du matériel de l'état à un agent d'une puissance étrangère. On leur annonce qu'ils passeront en conseil de guerre

(3) Il s'agit d'une partie du 1<sup>er</sup> corps de l'armée britannique.

avant d'être conduits à la gendarmerie de Liesse où le débitant de boisson Mertz est déjà enfermé au cachot.

Peu après, les trois hommes arrêtés sont emmenés à Laon. Dans la geôle laonnoise, ils font connaissance de Léon Vasseur, lui aussi arrêté, au motif de colportage de fausses nouvelles, en l'occurrence, d'avoir annoncé que les « boches » étaient à Saint-Quentin le 28 août... Les deux civils ne soupçonnent pas encore le terrible destin qui les attend...

Plus à l'est, à Moncornet, deux gendarmes amènent dans la journée un dragon allemand fait prisonnier vers Plomion (au sud-est de Vervins) Une voiture est réquisitionnée en vue de conduire le prisonnier à Laon.

Pendant ce temps, le 1<sup>er</sup> corps britannique poursuit son repli. La V<sup>e</sup> armée française du général Lanrezac malmène à Guise deux corps d'armée, appartenant à la II<sup>e</sup> armée allemande du général von Bülow. Les Français les contraignent à repasser l'Oise, donnant ainsi un répit aux armées alliées qui se révélera déterminant lors de la victoire de la Marne. Le soir même, près du champ de bataille de Guise, dans un bivouac situé aux alentours du village de Landifay, le capitaine La Chaussée du 39<sup>e</sup> RI envoie une corvée au ravitaillement dans le village. De retour,

le chef de corvée, particulièrement débrouillard, rend compte à son officier de la situation confuse qui règne dans le village : « Le village est rempli de troupes, dit-il. Les puits et les citernes sont assiégés. Des officiers et des gendarmes sont là pour faire la police, de sorte qu'il faut attendre son tour. Quand j'ai vu qu'on nous négligeait, je suis entré dans un café où une femme donnait tout ce qu'elle avait à boire, sans accepter d'argent. Nous sommes ainsi revenus avec tout ce que nous avons pu trouver. »

### Dimanche 30 août 1914

Monsieur Pierrot de Oignes (près de Chauny) décrit dans son livre la confusion qui règne dans l'esprit des gens ce dimanche 30 août au matin. Il se rend malgré tout à Chauny en compagnie de son père. Il remarque que la ville est morte, que des gens sont déjà partis et que les gendarmes attendent l'ordre de se replier. L'invasion tant redoutée va bientôt montrer son visage dans le secteur de la vallée de l'Oise. Des patrouilles de Uhlans apparaissent sur la place Bouzior à Chauny et dans le village proche d'Amigny-Rouy. Ces signes inquiétants sont confirmés par Monsieur Marlin qui note dans ses carnets qu'une patrouille de uhlans d'un effectif estimé entre 20 et 25 cavaliers a été signalée à Abbécourt. Il ajoute qu'un lieutenant qui a été fait prisonnier vient d'être ramené.

Ce renseignement indique le lieu probable de l'accrochage entre pandores et cavaliers allemands au cours duquel vont particulièrement se distinguer quatre gendarmes chaunois commandés par le sous-lieutenant Dirand. Ces gendarmes à cheval vont charger et mettre en fuite un groupe de treize cavaliers allemands dont l'un sera capturé par le gendarme Ravaux au cours de cette escarmouche. Cet épisode a fait l'objet d'une gravure parue dans le journal anecdotique de la grande guerre dont un exemplaire trône dans les collections du musée de la gendarmerie à Melun<sup>(4)</sup>. Pour cette action d'éclat, le sous-lieutenant Dirand et le gendarme territorial Ravaux seront cités à l'ordre de l'Armée. L'officier sera fait chevalier de la Légion d'honneur tandis que le gendarme territorial Ravaux recevra la médaille militaire.

Pendant ce temps à Laon, le nombre d'individus arrêtés pour divers motifs avoisine la cinquantaine. Ces personnes qui rejoignent Mertz

(4) La gravure est celle reproduite au début de l'article.

et Vasseur sont regroupées dans une cave gardée par la gendarmerie.

### Lundi 31 août 1914

Le soleil, qui se lève en ce dernier jour du mois d'août 1914, annonce la dernière journée d'existence pour trois gendarmes axonais... La 5<sup>e</sup> armée du général Lanrezac continue son repli et arrive dans la région de Laon, exactement entre Sissonne et la forêt de Saint-Gobain. Les Anglais ont déjà atteint l'Aisne. Il faut se représenter ce que peut être une masse de 350 000 hommes battant en retraite. Au contact de l'ennemi, se trouvent les arrière-gardes de cavalerie et d'infanterie qui font tête et s'efforcent de ralentir la poursuite.

Les Allemands franchissent l'Oise au pont de Bailly capturé intact et infléchissent leur marche vers le sud-est dans le but de couper la voie ferrée de Laon à Soissons, ligne de retraite de la Vème Armée. Rien ne protège plus cette armée sur son flanc gauche, les Anglais ayant déjà atteint l'Aisne.

Le groupe de divisions de réserve du général Valabrègue a reçu l'ordre de se diriger au sud du massif de Saint-Gobain avec ses avant-gardes, à Coucy-le-Château-Landricourt. Ces militaires seront étroitement liés au sort des armes qui attend les gendarmes

Dès cinq heures du matin, le triste convoi de prisonniers part de Laon en direction de Bourg et Comin, encadré par des gendarmes à cheval et à pied. Mertz, âgé de cinquante ans, cardiaque, diabétique et qui pèse plus de cent kilos, a du mal à suivre le convoi.

Au niveau de Presles-et-Thierny, le lieutenant de gendarmerie qui commande le convoi indique à Mertz que « s'il ne marche pas, il l'exécuterait sur-le-champ ». Les gendarmes parviennent à le remettre sur ses jambes mais, se rendant compte que le prisonnier n'en peut plus, ils lui accordent de monter dans une voiture.

Pendant ce temps, plus au nord, à Montcornet, des cuirassiers français et les gendarmes ont décidé de quadriller la ville et de surveiller les abords de la commune. Vers 10 heures, une vingtaine de cavaliers allemands, précédés par deux facteurs qui les ont pris pour des Anglais, sont aperçus à l'entrée nord de la commune. Se rendant compte de l'impossibilité de trouver encore des soldats

anglais dans la région, un cuirassier tire sur les uhlands qui battent en retraite vers Tavaux.

À Morsain, au nord ouest de Soissons, quatre gendarmes de Vic-sur-Aisne rencontrent et affrontent au matin une patrouille de uhlands. Un des gendarmes tire sur les cavaliers allemands et pense en avoir blessé un. Il ramasse une flamme de lance qu'il a gardé dans sa poche.

À Coevres, au sud ouest de Soissons, l'armée anglaise a déjà franchi l'Aisne et continue son repli. Albert de Sauvigny indique dans ses souvenirs avoir rencontré, Monsieur Farou, vieux cocher de Vic-sur-Aisne, alors qu'il passe dans ce village en emmenant au loin les épouses et enfants des gendarmes ainsi que la receveuse des postes de Vic-sur-Aisne. Il croise ensuite les gendarmes de Vic-sur-Aisne. Le récit que les pandores lui font de leur confrontation à une patrouille de uhlands lui inspire le commentaire suivant : « Malgré le sentiment louable qui peut pousser un gendarme, dont l'âme reste guerrière, à décharger sa carabine sur un ennemi de sa patrie, il s'agit de savoir si cela entre dans son rôle, lorsqu'il a reçu l'ordre de se replier. Il semble que dans ce cas il devrait lui être recommandé, de façon formelle, d'avoir à s'abstenir de tout acte de belligérant. Quel mal peuvent faire à l'ennemi quatre hommes non combattants qui, en fuyant, envoient quelques balles sur les avant-gardes d'une armée envahissante ? Par contre, on ne peut calculer les conséquences que peut avoir, pour les populations qui restent et dont ils ne partageront pas les dangers, leur geste inutile et sans risques pour eux-mêmes ».

À quelques kilomètres de là, un gendarme français, hélas non identifié à ce jour, va jouer un rôle capital dans la coordination des actions entreprises entre la V<sup>e</sup> Armée française du général Lanrezac, alors menacée d'encercllement et le corps expéditionnaire britannique du maréchal French.

Cette action est décrite par l'Anglais Edward Spears, officier de liaison auprès de la V<sup>e</sup> armée française dont le QG se trouve alors à Laon<sup>(5)</sup>. Cet officier tente, sans succès depuis plusieurs heures, de contacter le GQG anglais qui retraite et a déjà franchi l'Aisne. Il écrit : « Quand arri-

vèrent les nouvelles de l'avance de la cavalerie allemande, je téléphonai aux bureaux de poste de plusieurs villages situés dans la zone du 1<sup>er</sup> corps anglais et je demandais aux buralistes s'il n'y avait pas de troupes britanniques dans la région. La buraliste de Vauxbuin (au sud est de Soissons) me dit qu'elle croyait qu'il y avait là des soldats anglais, qu'un gendarme se trouvait dans la maison et qu'elle allait le lui demander. Il vint au téléphone et fit preuve d'une intelligence exceptionnelle. Il me dit qu'il y avait de la cavalerie anglaise dans la localité et s'offrit d'appeler l'officier qui la commandait. Quelques minutes après, le colonel du « *South Irish Horse* » qui constituait la cavalerie du 1<sup>er</sup> corps d'armée apprit avec étonnement par un gendarme qu'on le demandait au téléphone. Je fus bien plus étonné encore quand j'entendis la voix de Burns-Lindow, un vieux camarade du 8<sup>e</sup> Hussards, mon ancien régiment.

Je lui dis que j'étais à Laon, je lui expliquai la situation et lui demandai de voir Sir Douglas Haig et de le prier de maintenir ou d'envoyer quelques détachements au nord de l'Aisne. Burns-Lindow me promit de le faire ».

Edward Spears ajoute que le colonel Burns-Lindow a réussi à joindre son supérieur Sir Douglas Haig. Leur intervention opportune a contribué largement à assurer le salut de la V<sup>e</sup> armée en cachant à l'ennemi la brèche ouverte en arrière de la gauche de l'Armée Lanrezac.

Pendant ce temps, à une trentaine de kilomètres plus au nord, les gendarmes des arrondissements de Chauny et de Saint-Quentin se trouvent dans la matinée aux environs de Coucy-le-Château, où le sous-lieutenant Dirand, de l'arrondissement de Chauny, vient de rejoindre le capitaine Obriet, commandant celle de Saint-Quentin repliée. Des patrouilles allemandes qui sont signalées aux alentours de Coucy-le-Château se replient vers Trosly-Loire<sup>(6)</sup>.

Le sous-lieutenant Dirand veut confirmer le renseignement. Pour ce faire, en fin de matinée, il prend la tête d'un détachement de gendarmes cyclistes en direction de Trosly-Loire. À l'entrée du bourg, les gendarmes sont accueillis par

(5) Edward Spears (général), *En liaison 1914*, traduction de l'anglais par le lieutenant-colonel Mercier, le commandant O'Mahony et le capitaine de Labouchère, Paris, Gallimard, 1932, 573 p.

(6) Il a été en principe possible d'identifier l'unité d'appartenance de ces cavaliers allemands. En effet, d'après l'historique du 3<sup>e</sup> régiment de Uhlands de la garde, il doit s'agir d'éléments appartenant au 4<sup>e</sup> escadron de cette unité placés sous les ordres du lieutenant prince Stolberg qui patrouillent alors sur Coucy.

un tir nourri de mousqueterie effectué par les Allemands qui sont déployés sur deux rangs, en travers de la route. Les « pandores » ripostent tout en se repliant vers l'entrée du village tandis que les cavaliers allemands quittent Trosly-Loire en direction de Blérancourt.

Les gendarmes constatent le départ des Allemands et s'installent dans le bourg en prévision de l'inévitable retour en force. Sentant le danger imminent, le sous-lieutenant Dirand dépêche le gendarme Bouexière, de la brigade de Saint-Simon, pour chercher en renfort les gendarmes à cheval, restés à Coucy-le-Château.

Au même moment, les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> escadrons du 16<sup>e</sup> régiment de dragons de Lüneburg, partis depuis 6 heures 30 de leur bivouac situé à Guiscard, poursuivent leur progression en direction de Saint-Paul, objectif assigné de la reconnaissance qu'ils doivent effectuer au profit de la 18<sup>e</sup> division.

### L'entrée en action du 16<sup>e</sup> régiment de dragons

L'itinéraire emprunté par les cavaliers passe par Grandru et Appilly où la destruction du pont de l'Oise les contraint à poursuivre en direction de Quierzy. C'est dans cette localité, que les Allemands parviennent à franchir la rivière. Abordant enfin la rive gauche de cet obstacle

naturel, les dragons empruntent les axes qui les mènent successivement à Manicamp, Besmé et Blérancourt, où ils bifurquent pour prendre la direction de Trosly-Loire.

Aux alentours de midi, à une distance d'environ un kilomètre de cette localité, les patrouilles de cavalerie du 4<sup>e</sup> escadron du 3<sup>e</sup> régiment de uhlans de la Garde, viennent à la rencontre des dragons et leur annoncent que Trosly-Loire est occupé par des cyclistes ennemis.

N'ayant aucune idée de l'importance de la force ennemie, les hommes du 16<sup>e</sup> dragons mettent pied à terre. Le 2<sup>e</sup> escadron s'avance tandis que le 4<sup>e</sup> escadron reste à la protection des chevaux de selle. Le Rittmaster Witte, commandant du 2<sup>e</sup> escadron, donne l'ordre au sous-lieutenant von Genso de prendre la tête avec le premier groupe. L'historique régimentaire reprend le récit du sous-lieutenant allemand selon les termes suivants :

« Nous arrivâmes sans problème jusqu'à la place du marché de Trosly-Loire.

J'y ai interpellé un civil qui parcourait anxieusement la place, pour lui demander s'il y avait des ennemis dans le village. En prononçant quelques mots incompréhensibles, il prit le large vers un portail de cour de ferme. Au même instant, reten-



Carte postale commémorative des combats de Trosly-Loire.

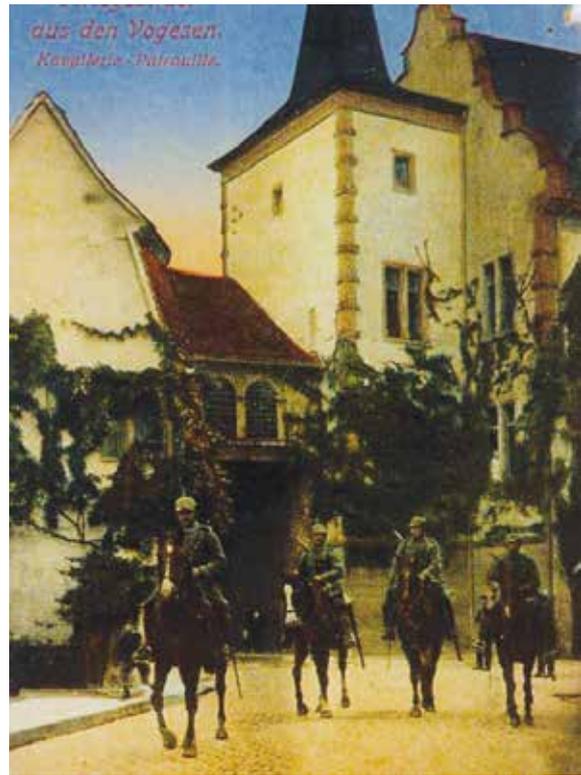
tirent les premiers coups de fusil et j'ai perdu de vue cet homme. D'où venaient les tirs? On ne voyait rien. Nous avançâmes encore davantage et remarquâmes soudain des fusils pointés dans notre direction depuis plusieurs fenêtres et lucarnes de greniers. Immédiatement, nous mettons nos fusils en joue afin de répliquer aux balles ennemies. Alors un violent combat de rue se déclencha. Sans abri, nous avançons pas à pas, contre un ennemi bien couvert qui reculait lentement. Nous étions suivis par d'autres hommes du 2<sup>e</sup> escadron emmenés par le Rittmaster Witte, qui s'était armé lui-même d'une carabine. Comme la situation demeurait confuse, le Rittmaster Witte envoya une section sous les ordres du lieutenant von Witzleben vers la droite et une autre vers la gauche.

*Carte postale allemande montrant des cavaliers allemands en progression dans un village français occupé.*

Afin de protéger l'escadron contre un éventuel contournement. L'ennemi continuait de céder du terrain, bien caché dans les maisons et à travers les jardins. Il apparaissait soudainement pour tirer à nouveau depuis un autre bâtiment ou d'un petit jardin. Un poteau télégraphique nous permettait de trouver une protection éphémère. Les balles passaient près de nous. Comment coincer ces gars? Avec les crosses de nos carabines, nous enfonceons les portes d'entrée des maisons afin de mettre la main sur l'ennemi si mal intentionné. Mais, chaque fois, ils avaient pris le large en passant par les portes de derrière ou par d'autres issues. Graduellement nous approchions de l'autre extrémité du village. C'est alors que nous apercevons trois cyclistes appuyés contre une maison un peu en retrait. Se sentant pris, l'ennemi devait se décider: ou se retirer de maison en maison en combattant et abandonner les vélos ou se précipiter sur la route et s'échapper rapidement.

C'est alors que deux Français apparurent: un officier et un homme de troupe qui se précipitèrent à l'extérieur de la maison. Encore une fois, ils tirèrent sur nous pour ensuite sauter sur les vélos et s'échapper. Pour la première fois, nous avions la possibilité de tirer. Touché d'une balle dans la tête, l'officier s'effondra sur son cycle. Son compagnon réussit à nous échapper en pédalant sur la route en pente descendante et bientôt, il disparut de notre vue. Pas très loin, car lui aussi avait reçu une balle. Nous le retrouvâmes à la sortie du village, grièvement blessé<sup>(7)</sup>.

(7) Il s'agit du gendarme Cloet, de la brigade de Tergnier, blessé à l'abdomen et déclaré disparu.



Ensuite, on n'observa plus d'autres mouvements de l'adversaire. Sous la protection de dernières maisons, il semble que l'ennemi ait pris le large dans sa fuite éperdue. Les tirs cessaient peu à peu. À gauche comme à droite, on entendait encore quelques coups de fusil, signifiant que, devant les patrouilles latérales, l'ennemi cessait également sa résistance. Peu après, tous nos hommes étaient réunis à nouveau.

La patrouille de gauche avait dans des conditions semblables aux nôtres. La section du lieutenant von Witzleben, renforcée ultérieurement par quelques hommes du 6<sup>e</sup> escadron sous les ordres du Rittmaster von Pape, avait avancé à la lisière sud de la localité. Tandis que dans le village même, les maisons avaient offert une protection certaine, il était possible d'offrir, dans la broussaille dense, derrière les haies et les clôtures de jardin, une vive résistance aux assaillants. Mais celle-ci fut bientôt brisée.

À la sortie du village, l'escadron se rassembla et put poursuivre sa marche vers Saint-Paul aux bois sans problème et sans être gêné davantage. L'ennemi laissa derrière lui deux blessés ainsi qu'un officier et un homme de troupe tués, tout comme 7 cycles qui, autant qu'ils étaient encore utilisables, nous ont été utiles par la suite ».

L'historique du 16<sup>e</sup> dragons précise également que les dragons sont l'objet de tirs venant à la fois des maisons et des toits. Les cavaliers, qui constatent que deux canons de fusil dissimulés derrière une grosse cuisinière tirent depuis la fenêtre d'un abri de jardin, ripostent. Un carreau pris pour cible explose et les coups de la fenêtre cessent immédiatement.

Pendant ce temps, des éléments du 6<sup>e</sup> escadron tentent de barrer le chemin de l'ennemi en retraite, mais ils ne peuvent tirer que quelques coups de feu en direction des cyclistes qui disparaissent dans le bois. Le 16<sup>e</sup> régiment de dragons ne déplore aucune victime lors de ce combat. Pour leur bravoure en cette journée, le lieutenant von Genso et le Gefreiter Menzel du 2<sup>e</sup> escadron reçoivent la croix de fer de 2<sup>e</sup> classe.

Du côté des gendarmes, l'historique officiel indique que le maréchal des logis Ballier, commandant la brigade de Coucy-le-Château, et le gendarme territorial Cailleux de la brigade de Chauny, blessé, cernés par l'ennemi, ont pu rallier le détachement à la faveur d'effets civils pris à Trosly-Loire. Le bilan fait aussi état du gendarme Carottin de la brigade de Chauny blessé, du gendarme Gérome de la brigade de Saint-Simon, tué, du gendarme Gault de la brigade de Coucy-le-Château, disparu, et du gendarme Cloët de la brigade de Tergnier, blessé au ventre et resté à Trosly-Loire.

Au cours de cet engagement, le gendarme Ravaux va de nouveau particulièrement se signaler, notamment au cours de la manœuvre de repli en assurant la couverture du détachement. Sa citation à l'ordre de l'Armée indique que le 31 août ce militaire a « tenu tête à de nombreux cavaliers ennemis. Au cours de cette dernière affaire, et lorsque le détachement, ayant eu deux morts et trois blessés, dut se replier, les munitions s'épuisant, protégea ce repli seul avec son officier (le sous-lieutenant Dirand) sur un parcours de 4 kilomètres, en subissant à plusieurs reprises le feu des tirailleurs allemands dispersés dans les bois et les maintenant en respect par l'énergie de sa riposte ».

D'autres gendarmes sont également cités pour leur détermination affichée lors de cet engagement : Le brigadier Piette de la brigade du Câtelet, les gendarmes Cailleux, Carottin de la brigade de Chauny et Cloët de la brigade de Tergnier, au motif de leur énergie et leur entrain.

Le gendarme Bouexière de la brigade de Saint-Simon est quant à lui cité à l'ordre de l'Armée pour le motif suivant : « Faisant partie, le 31 août 1914, d'une pointe d'avant-garde attaquée par des forces supérieures, dans le village dont les abords étaient occupés par deux lignes de tirailleurs ennemis, est allé, sur l'ordre de son officier (sous-lieutenant Dirand), chercher du renfort sous une grêle de balles. Est ensuite revenu à son poste en courant les mêmes dangers, alors que sous la violence du feu, les gendarmes de renfort, dont quelques-uns ont été blessés, n'ont pu arriver. N'a quitté sa place de combat que sur l'ordre de son officier, maintenant les tirailleurs ennemis par son feu et son attitude ». Il reçoit à cette occasion la Médaille militaire.

### La poursuite du repli

Venant d'échapper de peu à l'anéantissement ou la capture, les gendarmes rescapés se regroupent aux alentours de Coucy-le-Château. Le sous-lieutenant Dirand envoie des patrouilles à cheval en vue d'être renseigné sur les mouvements ennemis. Les gendarmes cyclistes, moins mobiles, poursuivent probablement leur repli vers le sud. En fin d'après-midi, les gendarmes vont une fois encore être confrontés au 16<sup>e</sup> Dragons. Il s'agit cette fois des cavaliers du 6<sup>e</sup> escadron dont la patrouille est placée sous les ordres du sous-lieutenant von Heimbürg. Celui-ci relate les faits dans l'historique régimentaire en ces termes :

« Le 31 août en après-midi, j'ai été envoyé, par le chef du 6<sup>e</sup> escadron, comme chef de patrouille pour effectuer une reconnaissance de Saint-Paul-aux-bois à Coucy-le-Château, puis en direction du sud-est.

Afin de profiter encore de la lumière du jour, je chevauchai assez rapidement par Trosly-Loire et Guny, en direction de Coucy-le-Château. Peu avant l'intersection de la route avec la voie ferrée à 1 km au nord-ouest de Coucy, une patrouille de cavaliers arriva vers moi.

Comme dans le crépuscule naissant je ne pouvais pas reconnaître un ennemi d'un ami, j'ordonnai à ma patrouille de marcher en position de sécurité. Le groupe de cavaliers qui se révéla être une patrouille ennemie, prit la fuite au galop. Ma poursuite fut rapidement interrompue, car au carrefour précité, des barrières avaient été refermées par des civils, ce qui me fit perdre de vue l'ennemi. Comme la nuit tombait, je ne réussis pas

non plus à arrêter les civils. J'avancai d'abord à pied jusqu'au virage serré de La Feuillée sans remarquer quoi que ce soit. Puis, je suis retourné vers les chevaux et nous avons repris la direction de Coucy.

À Coucy, la plupart des maisons étaient illuminées, et j'avais l'impression qu'un cantonnement de soldats se trouvait dans cette localité. Cette impression se révéla être juste quand, en chevauchant sur la place du marché, je vis sur ma droite une salle illuminée dans laquelle se trouvait un grand nombre de soldats français attablés.

Je cherchai à gagner la sortie est du village, lorsque je vis sur ma droite quelques cavaliers disparaître dans une ferme\* »<sup>(8)</sup>.

### Pris au piège dans la caserne

À l'intérieur de la caserne se trouvent douze gendarmes à cheval placés sous les ordres du sous-lieutenant Dirand. Les « pandores », qui n'ont plus de munitions suite à l'engagement tragique de Trosly-Loire, attendaient le signal du départ pour le repli. Se croyant cerné, Dirand fait reculer ses gendarmes derrière le bâtiment et leur fait mettre pied à terre pour le combat à pied. De son côté, le lieutenant von Heimburg raconte : « Je supposais que dans cette ferme se trouvait la patrouille ennemie que nous venions d'expulser et je décidai de la chasser. Pour cela, je fis demi-tour pour réaliser et exécuter mon plan avec les carabiniers ». Pendant ce temps, le sous-lieutenant Dirand constate le recul des dragons. Il profite de ce léger mouvement de répit et ordonne à ses hommes de monter à cheval en vue de tenter une sortie.

« Je me suis rendu derrière les chevaux indique le lieutenant von Heimburg, afin de placer quelques sentinelles pour nous couvrir face au lieu occupé lorsqu'un véhicule, dans lequel j'ai la certitude d'avoir vu un officier français, me dépassa. Comme le véhicule ne s'arrêta pas à mon injonction "Halte", les sentinelles proches de moi et moi-même avons ouvert le feu. L'officier ralentit, il paraissait avoir été touché, pourtant le véhicule avançait toujours ». Il s'agit d'un véhicule appartenant à l'état-major de la 53<sup>e</sup> division d'infanterie à bord duquel circule le lieutenant de Malherbe, chargé de donner l'ordre de repli au 6<sup>e</sup> bataillon du 205<sup>e</sup> RI de

(8) Il s'agit en fait de la brigade de gendarmerie de Coucy, caserne récente qui se situe à une centaine de mètres de la porte de Laon.

Falaise cantonné à Coucy-le-Château. L'officier est déclaré mort pour la France le 1<sup>er</sup> septembre 1914, à Loeuilly-sous-Coucy. Le lieutenant von Heimburg reprend : « À cet instant, les chevaux effrayés par les bruyants coups de feu des carabines dans les ruelles étroites, se détachèrent et se sauvèrent dans une fuite sauvage à travers le village, reprenant le chemin que j'avais pris. Je me jetai au-devant d'eux pour arrêter ceux que je pouvais, mais je fus renversé et la course continua. Alors, il fallut que je retraite à pied à travers le village devenu totalement sombre dès le début de la fusillade et j'entendis les chevaux qui fuyaient au galop recevoir des coups de feu venant de l'est ».

Le désordre engendré par l'arrivée imprévue du véhicule de commandement français au milieu des cavaliers allemands qui s'apprêtaient à mener l'assaut de la brigade est aussitôt mis à profit par le sous-lieutenant Dirand. L'officier ordonne à ses hommes de monter à cheval et de mettre sabre au clair avant de s'élancer à leur tête en direction d'Anizy-le-Château.

L'historique de la gendarmerie ajoute que cette manœuvre audacieuse, en causant le désarroi chez l'adversaire, permet au détachement de gendarmerie d'échapper à l'encerclement malgré la fusillade nourrie dirigée sur eux qui n'eut aucun résultat.

Dans sa relation des combats au sein du 205<sup>e</sup> RI, régiment appartenant à la 53<sup>e</sup> division d'infanterie qui retraite au même moment dans le massif de Saint-Gobain en direction de Coucy, le sergent Régnier fait le compte rendu suivant : « Le 31 août au soir, le régiment arrive au nord-est de Coucy-le-Château, dans lequel la cavalerie allemande est signalée. Le régiment se coupe en deux : le 5<sup>e</sup> bataillon à Landricourt (3 km Est de Coucy) et le 6<sup>e</sup> bataillon à Coucy. À l'entrée de la ville, une voiture automobile gris-bleu est percée de balles et couverte de sang. D'après les renseignements recueillis, les Allemands sont arrivés à Coucy à 9 heures et demie, soit une heure avant le régiment, ont tout dévalisé et tué deux gendarmes qui étaient dans cette auto en patrouille. Un troisième gendarme est grièvement blessé et est à l'hôpital avec un uhlan également blessé ».

Les faits allégués par le sergent Régnier, qui sera fait prisonnier dans la région de Sainte-Erme, près d'un mois et demi après les faits après avoir erré derrière les lignes allemandes, ne peuvent

## Le Monument funéraire de Trosly-Loire

La confusion qui règne lors de l'accrochage de Trosly-loire, amplifiée par le repli des gendarmes qui se poursuit jusqu'à la victoire de la bataille de la Marne explique certainement les erreurs relevées au niveau de l'historique officiel après le conflit. À ce titre, et après des recherches que j'ai entreprises, il s'avère que cet engagement a coûté la vie à trois gendarmes : les gendarmes Cloët, Gault et Gérome. Ces militaires ont été enterrés dans un caveau de forme atypique au cimetière de Trosly-Loire. Le gendarme Gault s'y trouve toujours. Aucun renseignement supplémentaire n'est connu à ce jour concernant la décision de construction de cette surprenante tombe.

En avril 1918, un poilu de passage à Trosly-Loire, Pierre-Marie Lahorgue, décrit ce monument dans son livre « La Bretagne au feu » : « Je profite, un jour, du calme relatif, pour visiter Trosly-Loire. La petite ville a dû être riche avant la guerre. Ce qui reste de l'église gothique, de la grande mairie, des grandes maisons témoigne de l'aisance des habitants. Trosly a dû subir de nombreux bombar-

tements et l'occupation boche jusqu'en février 1917.



Durant leur long séjour à Trosly, les Allemands ont eu le loisir d'orner leur cimetière. Il témoigne vraiment de soins et de goûts artistiques. Chaque tombe possède un petit monument distinct sculpté dans la pierre molle du pays. Le cimetière français est tout proche et beaucoup plus simple. Seule, la tombe de quatre gendarmes tués au début de la guerre, porte une belle tête de Mater Dolorosa (mère en douleur). Mais, fidèle à ses rancunes, le poilu regretterait pour un peu qu'on ait érigé ce petit chef-d'œuvre à la mémoire des "cognes" ».

En 1922, les corps des gendarmes Gérome et Cloët sont exhumés selon la volonté des familles. Le gendarme Gérome repose de nos jours dans le cimetière de Saint-Julien-du-Sault, dans l'Yonne, tandis que son camarade Cloët se trouve toujours dans l'Aisne, plus précisément à Chaourse près de Moncornet.

se révéler exacts du fait qu'aucun gendarme tué, recensé à ce jour, ne figure sur les listes des disparus.

### Mardi 1<sup>er</sup> septembre 1914

Vers 4 heures et demie du matin, le misérable convoi de prisonniers quitte Bourg-et-Comin et se remet en marche en direction de Jonchery-sur-Vesle. Mertz, qui est mourant, se traîne. L'homme tombe à la sortie du village. Ce sera la dernière fois. Le cafetier fait appeler Sabry,

le maréchal des logis qui lui avait remis les cartouches. Il confie à ce militaire qu'il va mourir et lui demande de faire savoir à sa famille l'endroit où il repose.

À en croire le témoignage de Vasseur, le cultivateur arrêté pour motif colportage de mauvaises nouvelles, le lieutenant de gendarmerie qui dirige le convoi insiste à nouveau : « Oui ou non, veux-tu marcher ? ». « Mon lieutenant, répond le commerçant, je ne peux pas ». « Alors, tu refuses ? », reprend l'officier. Le lieutenant remet

alors son revolver chargé à un gendarme cycliste. Une double détonation : une balle de revolver dans l'oreille, l'autre à la tempe. « Justice est faite », entendront les témoins. Mertz est réhabilité en 1923. Mais le geste du lieutenant chef d'escorte est défendu par le ministre de la Guerre en ces termes : « Les résultats de l'enquête permettent de conclure qu'il n'y a pas eu meurtre, mais exécution d'un prisonnier suspect que le chef d'escorte a estimé, l'ennemi le suivant de près, ne pouvoir laisser en arrière sans danger pour la sécurité de l'armée en retraite ». Madame Mertz reçoit une rente viagère de 2 000 francs et une indemnité de 20 066 francs.

Le soir même, un autre drame lié à cette période de suspicion permanente débute à Laon. Cette histoire est relatée par Monsieur Carême déjà cité.

À l'heure où le soir tombe, Jules Copie, instituteur de la commune de Barenton-Bugny erre dans la cité préfectorale. L'homme demande à plusieurs reprises aux personnes rencontrées la direction de Soissons, avant de se diriger, à chaque fois, dans la direction opposée. Cet enseignant, qui a réussi à échapper de justesse aux griffes des uhlans qui l'avaient arrêté dans sa commune pour détention d'arme, est alors arrêté par une patrouille de cavalerie à qui on a signalé l'étrange attitude de cet homme. Le civil est remis aux gendarmes de Liesse qui se trouvent à Ardon. Ces gendarmes, qui devant l'ennemi refluent, se trouvent aux abords du parc du 42<sup>e</sup> RA et des 332 et 205<sup>e</sup> RI. Copie est fouillé. Il est, paraît-il, car aucun PV n'en subsiste, trouvé porteur, entre autres, d'un carnet portant l'indication de quelques cantonnements, de cartes d'état-major de la région et d'un passeport pour l'Allemagne. Alors, dans l'esprit des militaires, il ne fait aucun doute que ces cartes doivent être livrées aux Allemands par un espion traître à sa patrie. L'enseignant est arrêté sur le champ.

### **Mercredi 2 septembre 1914**

Dès les premières heures, l'armée française poursuit sa retraite vers le sud. Au matin, le convoi du 42<sup>e</sup> d'Artillerie reprend la route. Copie est aux mains des gendarmes de Liesse qui lui ont passé les menottes. Le présumé espion est montré du doigt dans les villages. Le convoi passe par Bruyères puis Montbérault, talonné par les Allemands. Poursuivant par Chamouille, le convoi est alors violemment attaqué dans la vallée, entre Chamouille et Neuville. La panique

s'empare des Français. Les hommes sont affolés, les chefs désorientés. Les fourgons rebrousant chemin, se renversent. Le brigadier Richet quitte le convoi ; le gendarme Couture, qui tient le prisonnier hésite. Le « pandore » ordonne à un conducteur dénommé Russel, qui répare un attelage, de venir l'aider à emmener « l'espion qui arrive de chez les boches ».

Les deux hommes entraînent Copie à leur suite. Mais celui-ci, reprend Monsieur Carême, est haletant et à bout de souffle. Le gendarme Couture insiste alors : « Allons, le Boche, debout ! Debout ou je te tue ! » Copie ne peut se relever. « Tue-le », dit le gendarme au cannonier Roussel. Le conducteur tire à bout portant deux coups de revolver sur Copie qui se renverse. Le gendarme, avec son mousqueton, l'achève avant de partir. La tragédie est terminée.

Le gendarme Couture est fait prisonnier par les Allemands quelque temps après l'événement.

Il est fusillé par les Allemands le 14 avril 1916 à Liesse pour une raison non déterminée à ce jour. Son corps repose au cimetière d'Éteignières (Ardennes).

Après la guerre, Jules Copie a été lui aussi réhabilité par la cour d'appel d'Amiens en février 1925. L'enquête menée à l'occasion indique que la possession des cartes retrouvées sur le suspect s'explique de deux manières. D'une part, il a conservé des cartes à l'issue de sa période de régiment où il était sergent-major. D'autre part, il a récupéré des cartes et des documents laissés par les états-majors qui avaient utilisé l'école communale en guise de salle de travail au cours des premiers jours de la guerre.

### **Les jours suivants du mois de septembre 1914**

Des scènes dramatiques se sont produites pendant la retraite de l'armée française, durant laquelle gendarmes sont chargés d'intervenir en cas de désordre ou de refus de marcher.

Le capitaine La Chaussée, déjà cité, relate le fait suivant survenu quand son régiment se trouve au sud du département de l'Aisne : « Alors que la marche de sa compagnie vient de reprendre en cette nouvelle journée, un de ses sergents, extrêmement fatigué et après avoir essayé en vain de repartir, reste en arrière, couché dans un fossé. Soudain arrivent deux gendarmes. L'un d'eux

approche du sous-officier et dit : « Debout ou je te brûle la cervelle »

Le sergent répondant : « Je n'en peux plus, grâce ! » Le gendarme appuie son revolver sur le front du traînard. Ce dernier sentant le froid de l'arme, se dit en l'espace d'un éclair : « Je ne veux pas mourir ». D'un effort qui lui paraît surhumain, il se relève et part lentement. Le capitaine regarde s'éloigner ce grand gaillard, portant lunettes, et paraissant tout avachi, alors que les hommes étaient de nouveau prêts à partir, sans se plaindre ».

Le 6 septembre, le mouvement de repli de la compagnie de gendarmerie de l'Aisne s'achève par son regroupement à Romilly, dans l'Aube, avant d'être mise à la disposition de la direction des étapes à Esternay le 8 septembre.

Le 9 septembre, le brigadier Grodidier, commandant la brigade de Beaulieu-les-Fontaines près de Noyon dans l'Oise, arrive à Beauvais en compagnie d'un gendarme, deux jours après avoir réussi à échapper à la vigilance des Allemands qui les maintenaient prisonniers depuis neuf jours. Ce gradé, qui appartenait encore à la compagnie de gendarmerie de l'Aisne jusqu'en avril 1914, est conduit à Gisors. Présenté à un officier, il y raconte son périple et livre de précieux renseignements relatés dans l'historique de la gendarmerie de la manière suivante :

« Le 30 août, au cours de la retraite de la brigade de Beaulieu-les-Fontaines, le chef de cette brigade et un gendarme tombent entre les mains de l'ennemi ; conduits avec un détachement d'une vingtaine de prisonniers, se dirigeant d'Avricourt sur Lassigny, ils parviennent à tromper la vigilance de l'escorte dans la traversée du bois de Candor et à gagner Lassigny. Là, ils échangent leurs effets militaires contre des vêtements civils et se nantissent de livrets appartenant à des réformés. À plusieurs reprises, ils parviennent à échapper aux investigations des Allemands qui les interrogent. Ils restent au milieu d'eux jusqu'au 7 septembre, s'échappent à travers champs, dans la direction de Beauvais, où ils arrivent le 9, et se rendent ensuite à Gisors, où ils fournissent au capitaine Lambert, de l'état-major de Paris, des renseignements précis sur ce qu'ils ont pu voir et, en particulier, sur des emplacements de champs d'aviation et de dépôts de munitions ».

Pour son action, le brigadier Grodidier recevra la Croix de guerre avec étoile de bronze. Ce militaire se fera de nouveau remarquer en avril 1918, pour sa coopération au zèle et activité au maintien de l'ordre qu'il manifeste dans la ville de Compiègne quotidiennement bombardée, par une pièce à longue portée. Il sera d'ailleurs par un éclat d'obus au pied gauche le 17 août 1918. Cet ancien militaire de la compagnie de gendarmerie de l'Aisne, qu'il a quittée en avril 1914, repose dans le cimetière communal tout proche d'Abbécourt depuis 1921.

Dès le 10 septembre, après la bataille de la Marne, les Allemands battent en retraite. De tous côtés, les gendarmes de la compagnie de l'Aisne sont contraints de suivre les fluctuations de la ligne de bataille, ce qui leur donne souvent l'occasion d'intervenir activement.

À cette même période, de l'autre côté de la ligne de front, de nombreux militaires français et britanniques se trouvent encore à l'arrière les lignes ennemies, attendant, avec espoir la délivrance qui ne viendra que quatre années plus tard...

Dans son livre consacré à la commune de Colligis-Candelain, située près de Chamouille, le comte Maxime de Sars écrit qu'une quinzaine de militaires français, officiers, médecin et gendarmes occupent pendant deux mois la creute de Beaulne, au nord de l'Ailette, mise à leur disposition par un carrier nommé Grandin<sup>(9)</sup>. Cet homme, qui ravitaille discrètement les militaires est arrêté par les Allemands sans que celui-ci n'indique l'implantation exacte de la cache.

Se trouvant désormais sans nourriture, les militaires sont pris par l'ennemi alors qu'ils sont en train de ramasser des pommes de terre dans un champ. Le gendarme Coutellier de la brigade de Liesse, qui avait été pris dans l'embuscade du 1<sup>er</sup> septembre près de Chamouille, commune toute proche, figure peut-être parmi les gendarmes. C'est peut-être pour cette raison que sa présence à Liesse en 1916, lors de son exécution par les Allemands, dont le motif n'est pas connu à ce jour, pourrait être expliquée.

(9) Dans le Laonnois et le Soissonnais, on appelle « creutes » ou « boves » les multiples cavités creusées depuis des siècles dans les épaisses couches de calcaire des collines de ces territoires. Ces carrières exploitées pour la construction de maisons et d'édifices publics ou culturels ont servi parfois dès le Moyen-Âge et souvent jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Durant la Première Guerre mondiale, les creutes peuvent servir d'abris ou de cantonnement aux combattants.

## La diversité des tâches des gendarmes axonais à la fin de l'année 1914

Le front se stabilise à la fin de septembre 1914. L'historique de la gendarmerie indique qu'à ce moment du conflit, les brigades situées en bordure du front (soit celles du sud du département de l'Aisne) connaissent les mêmes vicissitudes que les troupes de ligne sans jamais être envoyées au repos, à l'arrière. Les gendarmes exercent leurs fonctions au milieu de dangers constants et font preuve des plus hautes qualités morales. C'est particulièrement le cas à Soissons et Vic-sur-Aisne où, sous le feu de fréquents et violents bombardements, les gendarmes concourent activement aux mesures de sécurité et de secours aux blessés et participent aux travaux d'assainissement du champ de bataille. Cette tâche consiste à enterrer les morts, récupérer l'armement et le matériel et arrêter les détrousseurs de cadavres.

### L'enfouissement des cadavres

Dans son livre *d'Oran à Arras*, Henry d'Estre nous décrit l'horreur de ce sinistre, mais indispensable tâche qui se déroule après la victoire de la Bataille de la Marne :

« Une vingtaine d'hommes, paysans, territoriaux français et infirmiers prussiens, procèdent, sous la surveillance de quelques-uns de nos gendarmes, à l'inhumation de soldats du Kaiser. On a creusé pour eux une grande et profonde fosse, d'environ huit mètres de long sur deux de large et à peu près trois de profondeur.



Près de ce trou, qui s'ouvre béant au milieu des betteraves, les corps ramassés dans un rayon de deux ou trois cents mètres à l'entour, sont apportés par des équipes de porteurs tenant le cadavre : l'un par les épaules ; l'autre par les jambes. Au moment où nous arrivons, il en est six ou huit au bord de la fosse commune et autant sont déjà signalés au fond. Étendus côte à côte, ils constituent une couche à l'aspect foncièrement sinistre.

La fosse est bientôt remplie. Une charretée de corps arrive ; elle déborde de Teutons, ramassés au loin. Dans la voiture ils sont bien une douzaine, avec des uniformes souillés de terre et maculés de sang.

Un officier de gendarmerie inspecte des yeux le contenu de la voiture. Décidément, ils sont trop nombreux pour cette unique fosse. On en creusera une autre, à quelques cinquante pas d'ici, en un endroit où la terre meuble et grasse facilitera le travail »<sup>(10)</sup>.

Un autre témoignage édifiant, concernant cette besogne, figure dans l'ouvrage écrit par l'infirmière Emmanuel Colombel (née Tailliandier). L'action se déroule le 10 octobre 1914, au cours des sanglantes batailles qui se déroulent lors de ce qui fut appelé la course à la mer, près d'Arras : « La gendarmerie décide qu'on n'entertera plus les morts, mais qu'on les brûlera. L'œuvre est commencée, mais il paraît que les corps ne veulent pas se consumer, alors, on les arrose sans cesse de pétrole et d'une effroyable odeur de chair calcinée qui se répand alentour. Cette macabre invention consterne le docteur Carpentier. Il rappelle à la gendarmerie qu'il faut enlever les médailles des malheureux »<sup>(11)</sup>.

Mais d'autres tâches incombent à la Gendarmerie : la garde des nombreux prisonniers de guerre en constitue une particulièrement importante en ce début de conflit.

### L'escorte de prisonniers

Le capitaine Terrasse, commandant de compagnie au 355<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Commercy qui appartient à la 56<sup>e</sup> division de réserve dont la prévôté est fournie en partie par des gendarmes axonais, décrit le rôle qu'il a dû remplir pour escorter une colonne de prisonniers :

« Le 27 août 1914, le régiment quitte Saulx-en-Woëvre (en Lorraine). Avec ma section, je fus chargé d'escorter une colonne de prisonniers, environ trois cent. À la tête de mes Boches, aux uniformes gris et sales, leur calot plat sur la tête, je traversai fièrement nos villages lorrains. Ce n'était pas une sinécure d'escorter ces messieurs,

(10) Henry d'Estre, *De Oran à Arras, impression d'un officier d'Afrique*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916, 334 p.

(11) Emmanuel Colombel, *Mme Emmanuel Colombel... Journal d'une infirmière d'Arras, août-septembre-octobre 1914*, Paris, Bloud et Gay, 1916, 167 p.



*Gendarmes ouvrant la marche à une colonne de prisonniers allemands évacués vers l'arrière.*

car la population, indignée par l'invasion de leur pays, n'épargnait pas aux Feldgrau les invectives et les menaces. Mais j'ajoute que tout se borna à des paroles ; nous étions d'ailleurs aidés par des gendarmes, habitués professionnellement à contenir les foules... Nous arrivâmes enfin à Dieu-sur-Meuse, au sud de Verdun.

Là, je remis mes Boches au prévôt de la gendarmerie, dans l'église du pays. Celui-ci, un colonel en grande tenue, casque à cimier, jugulaire au menton, bottes vernies, à la stature imposante, fit défiler un par un devant lui tous les prisonniers. Il recherchait si parmi eux ne se cachait pas sous des habits de simple soldat l'officier supérieur allemand qui avait ordonné les massacres de Rouvres (localité située près d'Étain dans la Meuse). Chacun des prisonniers se présenta devant le prévôt d'une façon impeccable, se figeant dans un garde à vous de statue qui m'impressionna. L'épreuve n'eut d'ailleurs pas de résultat »<sup>(12)</sup>.

Avec la stabilisation du front qui se confirme au fil des semaines, la gendarmerie a dorénavant comme mission principale, la police et le maintien de l'ordre dans la zone occupée par les troupes. Cette mission, ingrate mais indispensable à la discipline des armées, conduit au fil des années de guerre à intensifier la rancœur que le poilu éprouve envers les « cognes ».

### **La police des cantonnements**

Les gendarmes sont chargés du maintien de l'ordre dans les cantonnements. À ce titre, les fonctions de major de cantonnement sont souvent confiées aux prévôts. Ces derniers, aidés de leurs subordonnés, les remplissent avec une fermeté pleine de mansuétude et de bienveillance envers les poilus, selon l'historique officiel de la gendarmerie. Nombreux sont les témoignages qui confirment cette allégation.

Malgré tout, d'autres récits indiquent le contraire, comme le témoignage suivant rédigé par le capitaine La Chaussée : « À la fin de notre séjour dans ces tranchées, nous allons cantonner à Roucy, (au sud de Craonne) village situé à flanc de coteau de l'autre côté de la vallée. Pour cela, nous utilisons une passerelle jetée sur l'Aisne. Au cantonnement, nous sommes très bien installés. Seuls

peuvent s'y plaindre, sans raison valable d'ailleurs, les hommes qui cherchent à entrer dans les cafés pour y consommer, après l'appel du soir. Les gendarmes, et particulièrement l'un d'eux, leur font une véritable chasse »<sup>(13)</sup>.

Il faut comprendre que les soldats, envoyés au repos après de longues semaines passées dans l'enfer des tranchées, éprouvent un besoin légitime de détente. Dès qu'ils en ont l'occasion, certains soldats se livrent à des excès contraires à leurs habitudes du temps de paix.

Parmi ces excès, la lutte contre l'alcoolisme constitue l'une des grandes préoccupations du commandement. L'historique de la gendarmerie parle ainsi de ce fléau : « Trop souvent, sous l'influence de l'alcool, qui exerce facilement ses ravages sur des hommes fatigués, des incidents regrettables surgissent. Les gendarmes y mettent fin avec calme et en évitant toujours de faire usage de leurs armes ». Malgré tout, le ressentiment des poilus envers « les cognes » s'intensifie au fil des mois pour atteindre son paroxysme au cours des dramatiques événements liés aux mutineries de 1917.

### **La répression des pillages**

Comme l'indique l'historique de la gendarmerie, les libellés des témoignages de satisfaction accordés par le commandement aux gendarmes, pour leur zèle dans la répression du pillage, prouvent que la mission de ces derniers n'était pas sans péril. Les pandores eurent en effet souvent à essuyer le feu des bandits qu'ils pourchassaient. L'épisode suivant est tiré du livre *D'Oran à Alger*<sup>(14)</sup>. L'action se déroule en septembre 1914, après la bataille de la Marne, sur la commune de Lizy-sur-Ourcq, en Seine-et-Marne. « À notre arrivée devant la gare, écrit l'auteur, à peu près abandonnée, un homme en sort qui, misérablement vêtu et d'aspect sournois, porte sur ses épaules un sac énorme. À la vue de nos gendarmes, il perd toute contenance, hésite un instant, puis s'arrête et dépose sa charge, tout prêt à s'enfuir. Mais l'un de nos « pandores » s'approche et l'interroge d'une voix sévère. « Je suis, déclare le manant d'une voix digne, le plus honnête homme de la terre et je porte là de l'herbe pour mes lapins ». Mais déjà le gendarme a répandu sur le sol la soi-disant herbe

(12) Jacques Terrasse, *Avant l'oubli, l'histoire vécue du 355<sup>e</sup> régiment d'infanterie*, Grande Guerre 1914-1918, Nice, Imprimerie Don-Bosco, 1964, 288 p.

(13) J. La Chaussée (capitaine), *De Charleroi à Verdun dans l'infanterie*, Paris, Imprimerie Eugène Figuière, 1933, 253 p.

(14) Henry d'Estre, *op. cit.*

pour les lapins, en l'espèce des colis postaux, que le gaillard, qui n'a rien d'un paysan, avoue avoir dérobés dans un wagon en souffrance. La preuve est faite, notre prévôt ordonne l'arrestation du quidam. Lui, à la vue des menottes, tend les mains d'un geste familial. Cinq minutes après, le plus honnête homme de la terre chemine, l'oreille basse, entre deux gendarmes ».

Le conflit se poursuit. Les militaires français se résignent à passer d'autres mois dans l'enfer. Le courrier constitue le seul lien avec les leurs à l'arrière. La stabilisation du front, qui ne bougera que très peu, sauf en 1917, et surtout lors des derniers mois de 1918, entraîne des mouvements permanents d'unités. C'est à la prévôté qu'incombe la tâche extrêmement importante d'assurer le service de la circulation sur les routes et dans les localités de l'avant, de prévenir les « embouteillages » si meurtriers dans les zones battues, et les erreurs de direction. Les plus courageux des « poilus » sont obligés de

reconnaître que la tenue des gendarmes sous les bombardements des routes et des villages a été souvent admirable. Ils sont nombreux ceux qui durent la vie à l'intervention opportune des gendarmes, leur signalant le danger, leur indiquant des abris, leur prodiguant des secours, quand ils étaient blessés, en attendant l'arrivée du service médical.

Ainsi, l'étude de la compagnie de l'Aisne offre un très bon exemple du rôle joué par la gendarmerie au début de la Première Guerre mondiale. Les gendarmes ne se sont pas contentés d'assurer la mobilisation générale, mais, en tant que militaires, ils ont contribué, dans la limite de leurs moyens, à combattre l'envahisseur allemand. Toutefois les actions héroïques du début du conflit sont vite éclipsées par les tâches de police aux armées jugées plus ingrates par les « poilus ».

#### SOURCES

- Service historique de la défense à Vincennes.
- Musée de la gendarmerie nationale à Melun.
- Archives départementales de l'Aisne.
- Musée de la ville de Chauny.
- Mairies de Trosly-Loire, Chaource.
- Messieurs GUENAFF Didier et DUTOIT Michel, association du patrimoine de la grande guerre à Noyon.
- Madame LEFÈVRE Michèle à Coucy-le-Château.
- Monsieur MOROY Roger à Amigny Rouy.
- *Journal anecdotique de la guerre européenne*.
- Article du lieutenant SAVARY, *L'Aisne Nouvelle*, jeudi 2 septembre 2004.

#### OUVRAGES CONSULTÉS

*Historique de la gendarmerie. Guerre de 1914 ~ 1918*, Henri Charles-Lavauzelle & Cie, Éditeur militaire, Paris, 1920, 101 p.

« *Mémorial de la gendarmerie. Livre d'or de la gendarmerie. 1913 ~ 1916.* », Henri Charles-Lavauzelle & Cie, Éditeur militaire, Paris, 1918, 101 p.

- LÉLU Georges, *Grand livre historique de la gendarmerie nationale*, 1939.
- LAHORGUE Pierre-Marie, *La Bretagne au feu (25 mars-11 novembre 1918). A la mémoire du commandant de Brétizel et du capitaine. Guillemot, tombés au Champ d'honneur le 4 août 1918*, Pau, Imprimerie commerciale, 1919, 107 p.
- DIETZE, *Das 2.hannoversche Dragoner Regiment n° 16 im Weltkrieg 1914/1918*, Oldenburg, Stalling, 1927, 310 p.